

FESTIVAL D'AUTOMNE 2023

DOSSIER DE PRESSE

YTO BARRADA

SERVICE DE PRESSE :

Rémi Fort - r.fort@festival-automne.com

Yoann Doto - y.doto@festival-automne.com

Assistés de Solal Jarreau

01 53 45 17 13



YTO BARRADA

Solidité lumière

Balcon Bettina

Carte blanche Cinémathèque de Tanger

Commissariat, Clément Diré

Le Festival d'Automne à Paris est producteur de ces expositions, en collaboration avec Césure et le centre d'art Immanence. Avec le concours des galeries PACE Gallery ; Galerie Polaris, Paris et Sfeir-Semler Gallery, Beyrouth & Hambourg Avec le soutien du Fonds Meyer Louis-Dreyfus et de Sylvie Winckler

CARTE BLANCHE À LA CINÉMATHÈQUE DE TANGER LOUXOR, PALAIS DES CINÉMAS

Programme détaillé à venir, séance inaugurale le 9 octobre

SOLIDITÉ LUMIÈRE

IMMANENCE - CENTRE D'ART

Du mer. 11 octobre au sam. 16 décembre

Du mer. au sam. de 13h à 21h - Gratuit

BALCON BETTINA

CÉSURE, PLATEAU URBAIN

Du dim. 15 octobre au dim. 26 novembre

CONTACTS PRESSE :

Festival d'Automne

Rémi Fort, Yoann Doto

r.fort@festival-automne.com

y.doto@festival-automne.com

01 53 45 17 13

Pour Yto Barrada, la puissance de l'art réside dans sa capacité à créer des liens et susciter des rencontres. Sa proposition en trois volets pour l'édition 2023 du Festival d'Automne est emblématique de sa démarche: celle de l'une des voix les plus originales de la création contemporaine pour qui les effets de langage, les échos visuels et les troubles de la transmission sont au cœur d'une pratique décidée à réconcilier le besoin de règles et les plaisirs du jeu.

Pour son premier projet d'envergure à Paris depuis 2006, l'artiste Yto Barrada, née en 1971 à Paris et établie à New York depuis 2013, également éditrice, présidente de la Cinémathèque de Tanger et fondatrice de The Mothership (« Le Vaisseau-mère »), centre de recherche tangérois consacré au textile et aux plantes tinctoriales, déploie l'ensemble de ses recherches actuelles.

À Césure, sur le grand plateau reconverti de l'ancienne bibliothèque universitaire de Paris-3, elle propose *Solidité lumière*, un paysage ouvert réunissant œuvres récentes et productions inédites – photographies, installations, collages, textiles, imprimés – où il est question, entre autres, de revisiter le modernisme, de l'art des radeaux et de la dérive, de s'affranchir ou non des règles, d'aborder les rivages de l'Oulipo, de tester la résistance des couleurs (leur « solidité lumière ») et d'étudier les métamorphoses de l'iris.

Au centre d'art Immanence, l'exposition *Balcon Bettina* est la première présentation à Paris de l'œuvre conceptuelle et photographique hypnotique de Bettina (1927-2021), figure new-yorkaise longtemps recluse à l'Hôtel Chelsea dont Yto Barrada promeut la reconnaissance depuis leur rencontre en 2015.

En parallèle de ces expositions, Yto Barrada propose un festival de cinéma conçu en partenariat avec la Cinémathèque de Tanger, institution qu'elle a co-fondée en 2006 en redonnant vie à un ancien cinéma situé au cœur de Tanger. D'octobre à décembre 2023, la programmation réunit une sélection de films dont Tanger est tout à la fois le cadre et le sujet, ainsi que des long-métrages de fiction importants pour la cinéphile qu'est Yto Barrada.

Depuis 20 ans, la pratique multidisciplinaire d'Yto Barrada explore faits culturels, récits historiques et processus naturels, stratégies de résistance et de désobéissance, transmission des savoir-faire et modalités de collecte. Menant ses projets sur le long cours, elle s'est notamment intéressée à la botanique comme politique et géographie, aux méthodes d'apprentissage, au trafic des fossiles préhistoriques et à une relecture des avant-gardes artistiques modernistes.

ENTRETIEN

Qu'est-ce qui est le plus important pour vous : les règles ou les jeux ?

Yto Barrada : Les jeux sans règle et les règles sans jeu ! Les règles m'intéressent lorsqu'elles agissent comme des obstacles et permettent de sauter, de passer en dessous, de faire un pas de côté, de tomber. Les règles créent une sorte de construction dans l'espace à laquelle la pensée peut s'adosser, un peu comme ces jeunes hommes, les *hitistes*, qui passent – malgré eux – l'essentiel de leur journée appuyés aux murs des grandes villes. Je les ai beaucoup photographiés à Tanger.

Vous aimez bien travailler avec des règles.

Yto Barrada : J'aime bien m'adosser à quelque chose qui existe déjà, que ce soit une chose trouvée, un mot, une expression, une histoire. L'avantage de se donner des règles, c'est qu'il est possible d'y échapper. J'aime bien les contraintes. J'ai finalement beaucoup plus de liberté quand j'ai des contraintes. De toutes façons, je ne pense pas que la liberté absolue existe vraiment. Il y a toujours un temps, une date de rendu (la « *deadline* »), un lieu. Chez moi, les projets sont poreux et prennent du temps. J'aimerais pouvoir les déployer sans jamais les figer.

Les premières notions qui viennent à l'esprit pour parler de votre travail sont l'apprentissage, les savoir-faire, la reprise des traditions. Il semble néanmoins que ce qui vous intéresse surtout, c'est d'être au niveau des objets, des gestes, des noms, au niveau de la culture matérielle, du sensible.

Yto Barrada : Absolument. Cela consiste à être de plain-pied avec les mots et le langage. Être étrangère – comme c'est mon cas ici à New York –, c'est une manière de s'entendre beaucoup plus. Il y a une prégnance de toutes ces choses qui sont silencieuses quand tu es chez toi et qui deviennent alors bruyantes, visibles dans leur étrangeté. Pour moi, la culture matérielle va de pair avec le langage. En étudiant la manière dont sont fabriqués les tissus, les couleurs, des mots nouveaux apparaissent en permanence. Mon quotidien d'artiste, c'est d'apprendre tout le temps : des techniques, des recettes, des manières de tisser, le vocabulaire précis d'un artisanat ou d'une science, d'une conversation avec Marcel Bénabou, membre de l'Oulipo. Je peux décoller avec n'importe quoi. Il s'agit de créer des échos, d'établir des rapports entre des univers, des vocabulaires. Mon intérêt pour le langage réside dans sa capacité à nous faire penser des choses impensables auparavant, à donner corps à des solutions matérielles, tactiles, poétiques.

Vous aimez décrire le rôle de l'artiste comme cette capacité à déployer et connecter les choses entre elles.

Yto Barrada : C'est surtout son super pouvoir. L'artiste fait des liens en permanence, tout comme l'enfant. Il s'agit d'établir des relations entre des mondes, de créer des libres associations qui font sens. Ces liens entre les choses forment une toile invisible, un filet de protection qui préexiste et que tu actives, à la manière dont le philosophe Hartmut Rosa décrit la « pédagogie de la résonance » en évoquant le sourire qui illumine le visage d'un enfant quand il comprend subitement quelque chose qui lui échappait. Je chéris ces moments magiques où les choses se mettent à faire sens, presque malgré soi mais définitivement pour soi.

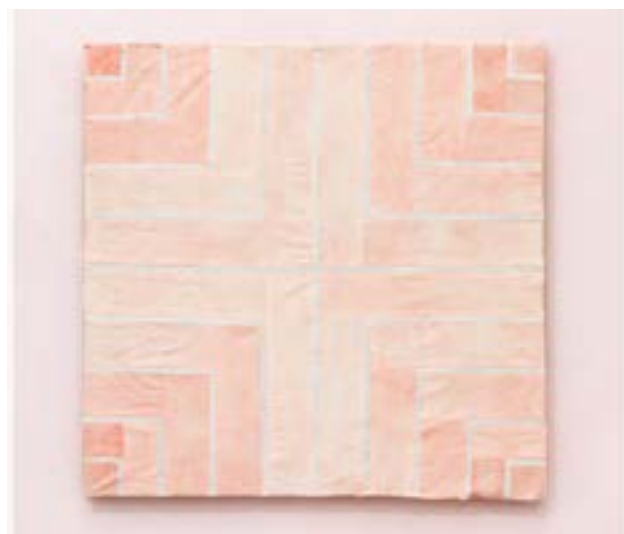
Vous ne faites pas qu'apprendre. Vous mettez également en place des outils, collectifs, pour assouvir votre curiosité.

Je pense à la Cinémathèque de Tanger et à The Mothership. Pourquoi créer de tels lieux ?

Yto Barrada : C'est une ruse pour pousser les dispositifs jusqu'à leur terme en s'engageant publiquement. Si je ne fais quelque chose que pour moi, je peux facilement l'annuler. Parfois, la conceptualisation d'un projet est plus intéressante que sa mise en œuvre. Après la Cinémathèque de Tanger que j'ai co-fondée en 2006, nous avons récemment créé The Mothership (« Le Vaisseau-mère »), un laboratoire-résidence organisé autour d'un jardin de plantes tinctoriales. C'est un endroit pour imaginer des solutions collectives autour de questions liées à l'écoféminisme, à la préservation de savoir-faire partagés, à la biodiversité particulière de cette zone frontière entre Méditerranée et Atlantique, à la collecte et au catalogue. Contrairement aux campagnes coloniales qui visaient à l'exploitation du territoire, il s'agit pour nous d'inventorier ce qui nous a échappé. La devise de The Mothership pourrait être cette phrase de la poète mojave Natalie Diaz : « le futur est indigène ».

À l'autre bout du fil, il y a New York, notamment la chambre 503 de l'Hôtel Chelsea où l'artiste Bettina a vécu près de cinq décennies.

Yto Barrada : Bien que recluse à l'Hôtel Chelsea, Bettina (1927-2021) avait beaucoup voyagé. Elle avait fait sens de l'absurdité du monde en se trouvant un espace à elle pour vivre et créer. La première chose qui m'a conquise chez elle, c'est son humour cinglant et la conscience de sa propre valeur. J'ai ensuite découvert sa rage, son histoire familiale de fille d'émigrés juifs de Galicie (ancien Empire austro-hongrois), sa volonté de s'extraire de son milieu. Il y eut aussi la déflagration que représente, en 1966, l'incendie de son atelier dans lequel tout disparaît. Elle décide alors de se réinventer, s'installe à l'hôtel et recommence à zéro. Ma rencontre avec Bettina, c'est également la découverte de l'œuvre d'une autodidacte incroyable qui vaut celle de tous les artistes de sa génération. Évidemment, il y a de nombreux points communs entre nos deux pratiques. Dans mon studio de New York, je travaille entourée de ses œuvres et de toutes ses boîtes d'archives.



© Yto Barrada

Un jeu qui est aussi une règle pour terminer. Voici deux expressions auxquelles répondre très vite. Moustique de l'Estrapade ?

Yto Barrada : C'est mon nom de strip-teaseuse si l'on suit cette règle d'adjoindre le nom de son premier animal de compagnie à son adresse de naissance. Moustique était le nom de mon chien mort de la rage. Je suis née rue de l'Estrapade à Paris – à dix minutes à pied de mon exposition *Solidité lumière* à Césure. J'adore les déguisements, les costumes, la taxinomie, le pouvoir des noms et des identités que l'on se choisit.

Un second : « faux-guide ».

Yto Barrada : Bettina est le faux-guide de New York et moi celui de Tanger. Le faux-guide, c'est cette canaille magnifique, créative et inquiétante, qui invente sa propre économie, qui doit convaincre en quinze minutes les touristes qui débarquent du bus ou du ferry et veulent goûter à un instantané d'authenticité.

**Propos recueillis par Clément Dirié,
avril 2023**



© Yto Barrada

BIOGRAPHIES

Yto Barrada

Née en 1971 à Paris, Yto Barrada vit et travaille à Tanger et New York.

Après des études en histoire et sciences politiques à Paris puis en photographie à New York – poursuivies par une implication auprès de la Fondation arabe pour l'image établie à Beyrouth –, Yto Barrada se fait remarquer avec son projet photographique *The Strait Project : A Life Full of Holes (Le Projet du Détroit : une vie pleine de trous)* (1998-2004). Réalisée à Tanger et autour du détroit de Gibraltar, cette série inaugure une démarche artistique déployée au croisement du personnel et du politique, ici à partir de la notion et des réalités d'un espace-frontière. Depuis près de 20 ans, la pratique multidisciplinaire d'Yto Barrada – films, installations, sculptures, œuvres textiles, publications, photographies, projets in situ – explore faits culturels, stratégies de résistance et de désobéissance, récits historiques, processus naturels, transmission des techniques et savoir-faire, authenticité et modalités muséales de collecte. Menant ses projets sur le long cours, souvent en collaboration avec d'autres artistes, des amateur·e·s et des expert·e·s, elle s'est successivement et parallèlement intéressée à la botanique comme politique et géographie, à l'histoire des méthodes d'apprentissage, au commerce et au trafic de fossiles préhistoriques, aux liens postcoloniaux entre le Maroc et l'Occident ou à une relecture de l'histoire des avant-gardes picturales abstraites pour proposer une vision alternative de la modernité. Engageant la performativité des pratiques archivistiques et des interventions publiques, ses installations réinterprètent les relations sociales, dévoilent les histoires subalternes et révèlent la prévalence de la fiction dans les récits institutionnalisés. Les ressources ludiques du langage, les dynamiques de la traduction, les infinies possibilités de l'imprimé occupent une place de choix dans sa pratique, comme en a récemment témoigné l'exposition *A Raft (Un radeau)* organisée en 2020 autour de la figure du pédagogue Fernand Deligny à partir des collections du Museum of Modern Art de New York. L'un de ses derniers projets, toujours en cours, est la création et l'animation de *The Mothership* (« Le Vaisseau-mère »), un centre de recherches et de résidence écoféministe situé à Tanger et consacré au textile et aux techniques de teinture naturelle.

En 2006, elle fonde la Cinémathèque de Tanger, lieu unique en Afrique pour la préservation et la diffusion cinématographique, en réhabilitant un ancien cinéma sur l'une des places principales de la ville de Tanger où elle a grandi et vit toujours.

Yto Barrada est notamment lauréate du Mario Merz Prize (2022), du Abraaj Group Art Prize (2015) et du Deutsche Guggenheim Artist of the Year Award (2011).

Son œuvre est présente dans la plupart des grandes institutions internationales dont le Metropolitan Museum of Art et le Museum of Modern Art (New York), la Tate Modern (Londres) et le Centre Pompidou (Paris). Elle a participé aux éditions 2007 et 2011 de la Biennale de Venise.

Parmi ses expositions personnelles et collectives récentes : *Bad Color Combos*, Stedelijk Museum, Amsterdam, 2022-2023 ; *Whitney Biennial 2022*, Whitney Museum of American Art, New York, 2022 ; *Artist's Choice: Yto Barrada-A Raft*, Museum of Modern Art, New York, 2021 ; *My Very Educated Mother Just Served Us Nougat*, MATHAF, Qatar, 2020 ; *Yto Barrada with guest artist Bettina: The Power of Two Suns*, LMCC's Arts Center, New York, 2019 ; *Double Skin*, Casa Luis Barragán, Mexico, 2019 ; *Agadir*, The Curve, Barbican, Londres, 2018 ; *Faux Guide*, The Power Plant, Toronto, Canada, 2016 ; Prix Marcel Duchamp, Centre Pompidou, Paris, 2016 ; Carré d'Art, Nîmes, 2015 ; *Riffs*, Fotomuseum Winterthur, 2012 ; *A Modest Proposal*, L'Appartement 22, Rabat, 2010 ; *A Life Full of Holes. The Strait Project*, The Kitchen, New York & Jeu de Paume-Site Sully, Paris, 2006. En 1998, elle présente pour la première fois son travail photographique dans l'exposition *Impressions d'Afrique du Nord* à l'Institut du monde arabe, Paris.

Bettina Grossman

Artiste mythique du New York des années 1960 et 1970, Bettina Grossman (1927- 2021) – Bettina pour le monde de l'art – a développé pendant plus de soixante ans une œuvre prolifique. Cet ouvrage monographique est le premier qui présente son exceptionnel travail de recherche photographique, cinématographique et graphique, nourri de la pratique d'une sculpture conceptuelle.

Personnalité excentrique, totalement dédiée à son art, Bettina réside à partir de 1972 au Chelsea Hotel suite à l'incendie de son atelier dans lequel elle a perdu toutes ses archives. Vivant telle une recluse dans cette communauté d'artistes, Bettina produit et accumule dans son minuscule studio une œuvre considérable qui s'inscrit pleinement dans la grande histoire des avant-gardes artistiques du XXe siècle. Ses pièces sont suspendues dans l'atelier, accrochées aux murs, posées à même le sol : elles envahissent l'espace dans un continuum menant au vertige, le geste artistique se fait expérience physique et visuelle. Aux confins de l'abstraction, Bettina manipule, tord, étale, étire matière, lumière et ombre. Sa pratique sérieuse donne à voir un univers hypnotique et d'une grande puissance visuelle.

En 2019, la photographe franco-marocaine Yto Barrada expose quelques œuvres de Bettina au LMCC's, à New York, qui permet la redécouverte de son travail. Barrada gagne la confiance de Bettina qui ouvre pour la première fois ses archives dans lesquelles Yto Barrada et Gregor Huber vont se plonger pendant près de trois ans. Ils imaginent un livre avec la complicité de Bettina jusqu'au décès de cette dernière le 2 novembre 2021, à l'âge de 94 ans, qui remet au jour une œuvre majeure produite par une artiste iconique. Cet ouvrage est le lauréat de la du LUMA Rencontres Dummy Book Award Arles 2020.